

Prier au mitan de la vie

La prière grandit avec moi sans que je sache comment. Elle ne marche pas à côté de ma vie. Elle a fait ses premiers pas dès que j'ai balbutié le « Je vous salue Marie » et le « Notre Père ». Ma prière se fit intuitive dès l'enfance, pleine de poésie à l'église, où l'union à Dieu remplaça progressivement la fusion avec ma mère.

À l'adolescence, la prière devint moins fréquente mais plus ardente. Je louais Dieu dans la nature, hors des sentiers des églises. Je cherchais un sens à ma vie. Le 2 juin 1972, ce fut le retour au Dieu de joie par l'entremise d'une communauté nouvelle. J'ai basculé dans la fête d'un Dieu qui prenait sa joie en moi. Il m'avait cherché beaucoup plus que je l'avais cherché. C'est Lui qui me priait maintenant de me laisser aimer, d'accueillir le trop plein de son amour. Je ne me suis jamais remis de cet appel.

La prière fait corps avec mon existence concrète. Elle m'a suivi six mois à l'Arche de Jean Vanier, où j'ai découvert l'oraison silencieuse, et à l'abbaye cistercienne d'Oka au Québec, où j'ai vécu quatre ans comme moine. Elle m'a accompagné durant mes études doctorales sur la théopoésie de Patrice de La Tour du Pin. Elle a pris le visage de mon épouse et de nos quatre enfants. Elle s'est faite notre compagne de route, en famille. Puis, elle prit un tournant inattendu autour de la quarantaine. Elle devint désert, sécheresse, ennui, doute, pauvreté.

Un long carême

La prière a passé au mitan de ma vie comme un grand vent emportant ce qui restait de l'adolescent en moi. J'étais tenté par le démon de midi, cette sorte d'acédie - qu'on pourrait définir comme un désert spirituel -, qui se manifestait par la tristesse, la dépression, l'insomnie et le dégoût des biens spirituels. La société « adolescentique » avec son érotisme exacerbé, sa course à la performance, sa folie de rentabilité, ne m'aidait pas à passer ce cap de la quarantaine.

Il fut bien long, ce carême. La messe était une corvée, et la prière, un combat, une attente. La Parole de Dieu n'épousait plus mon silence. J'écrivais de la poésie pour faire de cette crise un lieu de croissance et de création. Je restais là, en quarantaine,

fidèle dans la métamorphose. L'insatisfaction me guidait sur un chemin de conversion que je découvrais en marchant, en priant. Ma conjointe ne pouvait pas vraiment m'aider. Le soir, nous « marchions » le chapelet, comme avant, égrenant avec tendresse ces *Ave* pour réinventer notre « oui ».

Ma prière se purifiait au contact du Dieu vivant qui naissait de plus en plus en moi. Il m'invitait à tenir bon en exprimant mon mal-être, en ne fuyant pas la crise, en revoyant mes priorités, en acceptant mes limites. Je le laissais sculpter son visage en moi. Il me dépouillait, j'apprenais l'humilité. Ma souffrance de son silence manifestait beaucoup plus mon désir de Lui que mon incroyance. La louange faisait place au cri de Jésus: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

À l'été 1995, je consentis à ma nuit en faisant l'expérience de ma finitude humaine. Une double pneumonie me clouait au lit. Je pensais mourir. Je priais comme j'étais, dans la position allongée d'un corps qui s'en remettait à Dieu. Je répétais le nom de Jésus à chaque respiration, comme si je m'accouchais à moi-même. Je l'appelais pour qu'il me prenne, me blesse d'amour à l'aurore, comme il l'avait fait pour Jacob. Mon dernier souffle, ma dernière larme, ma dernière prière étaient pour lui. Je me sentais flotté dans la chambre. Puis, au matin, je cessai de me battre. Je lâchai prise. Je m'abandonnai enfin, simplement, pauvrement, remettant au Christ mon impuissance à aimer comme il m'aime. Je m'étais réveillé libre. J'habitais avec moi-même.

Une petite voie de libération

En acceptant ma mort, c'est la vie que j'accueillais. Depuis ce jour, l'angoisse de la mort m'a quitté. J'empruntai une petite voie de libération faite d'amour et de confiance. Une jeune carmélite de Lisieux en avait tracé l'itinéraire sur des manuscrits que seuls ceux qui n'ont plus rien à prouver peuvent déchiffrer. La rencontre avec Thérèse de l'Enfant-Jésus, lors du centenaire de son entrée dans la vie (1897-1997), marqua la fin de ma quarantaine. Je dois beaucoup à cette femme de désir qui comprit par sa vie que l'amour infini du Dieu Père, Fils et Esprit se complaît surtout dans ce qui est petit, faible, délaissé, éprouvé.

Ce que je croyais perdu m'était revenu plus simplement. Une prière d'abandon renouait avec l'enfant caché au plus vierge de mon être. Cet enfant de la maturité m'incite aujourd'hui à prendre le bon tournant, relance mon désir sur les chemins de la liberté, donc de l'Évangile. C'est le passage de ce que je veux à ce que Dieu veut. La prière est alors relation d'amour, écoute attentive, simple présence, échange de deux

regards, union de personne à personne, rencontre de deux désirs dans le respect des différences. Cette prière de vie toute simple me rend présent à la Présence, au désert aride de mon coeur, où je ne cherche plus les dons et les délices de Dieu, mais Dieu lui-même. Ainsi, je deviens eucharistie.

Aujourd'hui, je ne sais pas si je prie bien ou si je sais prier; l'Esprit-Saint supplée à ma faiblesse, cela me suffit. Je reste en paix, disponible. Que je goûte la présence de Dieu ou non, qu'importe, puisqu'il vit en moi. Je prie avec mes joies, mes distractions, mes soucis, en auto, à pied, en silence, dans le sacrement du moment présent. Le nom de Jésus, répété sans efforts, me ramène toujours au désir qui fait vivre : l'amour. Il me relie à mon mystère, à ce « je ne sais quoi » dont parle Jean de la Croix, et que le coeur brûle d'obtenir, mais c'est de nuit, dans la grande aventure de la sainteté.

Bienheureuse crise de la quarantaine qui m'apprit l'abandon en Jésus: « Père, je remets mon âme entre tes mains » ! Bienheureuse crise qui renouvela ma relation à un Dieu qui n'est pas une cause à défendre, un besoin à combler, un rêve à réaliser, mais un Père à aimer, un Fils à écouter, un Esprit à partager!

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons vers lui et nous nous ferons une demeure chez lui »(Jean 14, 23).

Jacques Gauthier